

VOYAGE AU CŒUR DES RELATIONS FAMILLES-ÉCOLE

Regards croisés (2)

Comment famille et école peuvent-elles co-éduquer tout en préservant chacune leur territoire spécifique ? Suite de l'entretien croisé¹ avec Marie-Claude BLAIS, philosophe de l'éducation, maître de conférences à l'Université de Rouen et Aboude ADHAMI, psychothérapeute et professeur de psychologie clinique à l'Institut libre Marie Haps.



Photo: CAV

Marie-Claude BLAIS, dans votre dernier livre², vous affirmez que nous sommes définitivement passés d'une société de transmission à une société de connaissance. Que voulez-vous dire par là ?

Marie-Claude BLAIS (MCB) : On a vécu longtemps avec la conception de l'apprendre qui passe par la médiation d'un ancien, d'un adulte, lui-même passeur de quelque chose qui lui a été transmis. Dans ce schéma, on a une dimension de passation culturelle entre les générations. De façon caricaturale, on parle parfois de l'école impositive, avec le maître qui transmet des connaissances à un élève, passif, qui les reçoit.

Aujourd'hui, on a adhéré au modèle du sujet actif dans la connaissance. Il s'agit du modèle de la science moderne : la connaissance n'est pas reçue, elle est élaborée par le sujet pensant. Et on a transposé ce modèle au fonctionnement de l'école.

De ce fait, on a balayé un peu rapidement tout ce qui était de l'ordre de la passation d'une culture et d'une tradition. On s'aperçoit que le basculement de l'apprendre produit des effets négatifs en termes de rapport au savoir. Et surtout, il met en difficulté un grand nombre d'élèves.

Pouvez-vous donner un exemple ?

MCB : Prenons les élèves qui n'ont pas, dans le milieu familial, la passation d'un certain nombre de normes et de codes. C'est une forme d'initiation implicite transmise par les familles. Elle permet aux enfants d'entrer dans une démarche de construction des savoirs sans trop de difficulté. Ces élèves ont reçu les codes et les schémas de pensée, le rapport à l'abstraction, l'organisation même du temps qui sont nécessaires pour ça. Mais les autres sont complètement démunis et se trouvent davantage en situation d'échec. Ceci expliquerait l'accroissement des inégalités face à l'école. Alors que tout est entrepris depuis une trentaine d'années pour favoriser la réussite scolaire, pour aider les enfants en difficulté, on aboutit à des résultats contraires.

C'est pourquoi, nous nous sommes attaqués à cette question. Il ne s'agit pas de revenir, bien sûr, à un modèle de transmission. Il s'agit de rééquilibrer les choses, en faisant en sorte que De ce fait, on a balayé un peu rapidement tout ce qui était de l'ordre de la passation d'une culture et d'une tradition. On s'aperçoit que le basculement de l'apprendre produit des effets négatifs en termes de

rapport au savoir. Et surtout, il met en difficulté un grand nombre d'élèves. tout ce qu'on a tendance à négliger dans l'école, c'est-à-dire ces savoirs d'initiation élémentaire, transmis par certaines familles, soit transmis explicitement aux enfants qui n'en bénéficient pas chez eux.

Aboude ADHAMI (AA) : Je dirais, pour ma part, que la transmission n'a pas lieu par décision. On ne décide pas de transmettre. La transmission a lieu, et elle ne s'arrête pas. La famille continue à transmettre, l'école transmet, la société transmet... J'ajouterais qu'on a des transmissions de contenu vivant. On connaît l'effet psychologique de la transmission d'un contenu vivant d'une génération à l'autre. Mais on a aussi des contenus morts. Si je prends l'exemple des familles où un contenu traumatique a été transmis d'une génération à l'autre à leur insu, ce contenu mort, non symbolisé a des effets dévastateurs sur les générations suivantes. On est encombré. Cela génère des maladies psychiques graves. C'est à peu près la même question qui se pose au niveau de l'école.

L'école, aujourd'hui, transmet de toute manière, comme la famille transmet aussi. Mais est-ce que l'école transmet un contenu vivant à nos jeunes adolescents, ou est-ce un contenu mort ? Force est de constater que nos adolescents, quand ils parlent de contenus transmis à l'école, les sentent comme morbides. Ils perçoivent un savoir figé dont on ne sait pas quoi faire, qu'il va juste falloir restituer, dont on ne voit pas l'application concrète, qu'on a

l'impression de subir. À la limite, on va le retenir uniquement pour plaire au prof, et le lendemain on l'oublie, parce que ça ne sert à rien. J'ai l'impression qu'on est à ce tournant, et que la question devient : transmettre oui, mais ne doit-on pas réfléchir au contenu qu'on transmet, pour le sortir de sa torpeur et pour qu'il soit un peu plus vivant ?



Aboude ADHAMI, quelles pistes voyez-vous pour en sortir ? Ne court-on pas le risque de se soumettre à l'opinion des jeunes telle que vous la décrivez ?

AA : Mais je pense que leur opinion est importante. On ne doit pas s'y soumettre, mais on ne doit pas être sourd à ce que les jeunes nous disent. On a toujours la liberté de leur dire d'en faire quelque chose. C'est ça qui fait autorité, d'ailleurs. Ne pas écouter les jeunes et faire comme on veut, ou suivre exactement ce qu'ils nous disent, ça ne fait pas autorité. Je pense qu'il faut les écouter et élaborer à travers ce qu'ils nous disent quelque chose qui a du sens.

Pour sortir un peu de cette torpeur, la question de l'initiation reste, pour moi, éminemment importante. Aujourd'hui, les rites d'initiation traditionnels n'existent plus. Les seuls qui restent, pour les jeunes, sont symbolisés par l'école. C'est le lieu où on leur demande de quitter la famille, de se retrouver ensemble vis-à-vis d'adultes qui ont un projet pour eux. Au bout du parcours, quelque chose leur est délivré, de l'ordre d'une place dans le social.

Et cela pose problème, lorsque ce parcours n'aboutit pas...

AA : Aujourd'hui, les seuls rites d'initiation sont des ersatz de rituels obsessionnels et autoréférentiels. Rituels obsessionnels, parce que c'est répétitif et ça n'aboutit pas à une constitution du sujet ; et autoréférentiels, parce qu'on ne se réfère plus à la culture, au mythe d'origine de la culture. Les adolescents et les jeunes sont livrés à eux-mêmes dans des rituels que nous, les psys, appelons des conduites à risques. L'école est un rempart contre ça, parce qu'elle produit encore quelque chose de l'ordre de ce qui est prévu pour des jeunes vis-à-vis d'adultes qui les attendent à un moment.

L'école doit comprendre qu'elle est initiatrice, dans le sens « *faire expérience de* ». Ce n'est pas seulement un savoir qu'on accumule et qui n'est pas suffisamment incarné. Cela ne fait pas corps. C'est une piste pour l'école. Garder l'idée qu'elle n'est pas juste « quelqu'un » qui apprend à l'enfant, mais qu'elle l'accompagne dans un lien constitué, prévu pour faire expérience de quelque chose. Il faut qu'on puisse faire sens par rapport à cette expérience. C'est ça l'initiation, pour moi.

Marie-Claude BLAIS, vous abondez dans le même sens ? L'école joue-t-elle ce rôle de rempart ?

MCB : Oui. J'approuve, parce que que cette question des savoirs morts et des savoirs vivants est importante. Mais je ne la poserais pas de la même manière. Je pense que justement, le rôle des adultes, des enseignants et des parents éventuellement, c'est de rendre vivants ces savoirs transmis par la tradition. C'est un peu du domaine de l'impondérable, mais c'est quand même lié à la passion, à la

générosité, au sens que ces mêmes adultes donnent aux savoirs qu'ils maîtrisent, eux, et qu'ils ont le désir de faire passer, pas forcément de transmettre, mais de faire découvrir aux jeunes dont ils ont la charge.

On retrouve là l'idée de responsabilité du monde, et d'adhésion à ce qu'est le monde. On est dans une situation de crise, où on a l'impression que le passé n'est qu'un ensemble de poids et de choses dont il faut se débarrasser. Ce savoir « mort », dont on ne parle plus tellement et vis-à-vis duquel on se sent coupable, nous semble lourd. Et toutes les magnifiques créations du passé, les productions culturelles, les progrès de l'humanité, on a tendance à les passer sous silence.

C'est ça qu'on a envie de transmettre aux jeunes, avec l'idée qu'ils vont pouvoir eux-mêmes travailler à faire évoluer cette humanité dans laquelle ils sont. Là, il y a une grosse responsabilité des adultes. On est vraiment beaucoup dans la mélancolie et la tristesse, et très peu dans la passion. C'est peut-être ça qu'il faut transmettre aux enseignants... ■

ENTRETIEN GUY SELDESLAGH
ET CONRAD VAN DE WERVE

1. Le premier volet de cet entretien a été publié dans le n°91 (septembre 2014), pp. 2-3 du dossier.

2. *Transmettre, apprendre*, coécrit avec Marcel GAUCHET et Dominique OTTAVI, paru aux Éditions Stock

Cet entretien est disponible sous forme de vidéo sur notre site <http://enseignement.catholique.be> > Traces Université d'été. Il est également relayé en radio sur RCF (émetteurs de Bruxelles et Liège).

